

ALAIN T. BRUNNER

ET SI SUMMER EXISTAIT ?

Mes romances sont
disponibles sur Amazon,
Kobo/Fnac

I-L'ABRUTI !

« Espèce d'abruti ! »

Cette phrase, en provenance d'une voix féminine, fut prononcée d'une manière étouffée. On eût dit qu'elle provenait du fond d'un antre antique.

« Espèce d'abruti ! »

Aucune réaction.

C'était une fin de matinée d'un mois d'avril finissant. La journée était belle, un soleil radieux se répandait sur New York. L'avenue Thomas Jefferson, située dans un quartier commercial bourgeois, était particulièrement désertée. Sous cette belle clarté, à quelques mètres d'un immense building, quatre personnes s'apprêtaient à traverser la route bondée de véhicules. Il s'agissait de Victor Ferguson, âgé de 30 ans, constamment habillé de manière élégante, un costume trois pièces, un chapeau melon sur la tête, à la main droite, une canne précieuse, des lunettes noires sur les yeux. Il s'habillait ainsi pour être à la hauteur de

sa richesse. Il était milliardaire, le building derrière lui, lui appartenait. Il portait son nom, Ferguson and Co. Victor était un homme vaniteux, sûr de lui, son unique ambition était de faire prospérer son entreprise. La seule vision qui lui plaisait était celle d'une feuille de calcul Excel avec un graphique montant signifiant des bénéfices conséquents.

À ses côtés, son jeune frère, Clarence Ferguson, âgé de 27 ans. Contrairement à son aîné, il s'habillait d'une façon désinvolte, ne prenait pas au sérieux son poste adjoint dans l'entreprise familiale. C'était un fort bel homme, séducteur. Toutefois, un observateur averti remarquerait sur ses yeux un perpétuel voile de tristesse. Tout se passait comme s'il recherchait quelque chose qu'il ne trouverait jamais. Une femme qui diffère de celles qu'il connaissait.

À proximité d'eux, leurs assistants. Une femme habillée d'un strict tailleur bleu foncé, les cheveux tenus en arrière par une barrette ; un homme de son âge, habillé avec la même sévérité d'un costume gris foncé.

« Espèce d'abruti ! »

Toujours aucune réaction. La phrase provenait d'une femme montant une vespa vétuste. Elle devait avoir 27 ans, discrètement ronde, pas très grande. Elle était habillée d'un jean, d'un chemisier à carreaux en flanelle, sur sa tête un casque. Du fait de cet accessoire qu'elle avait omis d'enlever pour s'adresser à ce groupe, sa voix paraissait étouffée. D'un pas décidé, elle descendit de sa moto, se planta devant Victor, lui enfonça le doigt dans le ventre :

« L'abruti, c'est vous. C'est à vous que je m'adresse. D'ailleurs, il n'y a que les abrutis pour s'habiller comme un clown. »

Désarçonné par cette attaque frontale, Victor le milliardaire ne sut que répondre. Son frère ne put retenir un fou rire à l'image de cette scène des plus surréalistes.

« Mademoiselle, qui que vous soyez, vous me manquez de respect.

– D'où tenez-vous cela ?

– Vous venez de me comparer à un clown, ensuite, vous dites que je suis un abruti.

– Je suis heureuse de constater que vous avez compris ce que je voulais dire. »

Clarence, de nouveau, ne put s’empêcher de rire sans arrêt. Il était en admiration devant cette femme particulière qui raillait son frère, le modèle du parfaits sérieux. Les deux collaborateurs étaient outrés.

La jeune femme enleva son casque, ses cheveux étaient longs, soyeux, tombaient à l’infini sur ces deux épaules. Elle s’adressa au jeune frère de Victor :

« Toi, le beau gosse, tiens mon masque tandis que je règle son compte à cet abruti. »

Si Victor était outré, Clarence s’amusait.

II-JE SUIS VICTOR FERGUSON LE MILLIARDAIRE

« Savez-vous, Mademoiselle, qui je suis ?

– Non, mais je suis sûre que vous allez me l'apprendre.

– Vous voyez le building derrière moi ?

– Vous faites allusion à cet amas de pierres et de fer, il est horrible, il est vulgaire.

– Ce que vous désignez de manière déplaisante m'appartient. Sachez que vous avez en face de vous, Victor Ferguson, le milliardaire.

– Dans ces conditions, je m'excuse de vous avoir traité d'abruti. Je vous demande infiniment pardon. »

La satisfaction parut sur le visage de Victor, au contraire, son frère eut un visage désappointé. Il était déçu que cette jeune femme s'excusât.

« Je suis désolée de vous avoir traité d'abruti, en fait le terme que j'aurais utilisé est celui de poltron. »

Clarence ne put s'empêcher de rire à nouveau sous l'air sévère de son frère et des collaborateurs. Du reste, la femme habillée avec un tailleur bleu foncé, s'adressa à lui.

« Monsieur Ferguson, nous perdons notre temps avec cette jeune femme. Nous devrions traverser le boulevard pour aller de l'autre côté où nous attendent vos associés. Nous avons une séance de haute importance.

– Régler le compte à cette jeune femme paraît encore plus crucial. »

Clarence Ferguson stoppa son rire. Il était surpris que son frère accorde de l'importance à une jeune femme quelconque qui l'agressait d'une manière directe. Ceci ne lui ressemblait pas.

« Mademoiselle, dites-moi pourquoi vous me traitez de poltron ?

– Un homme qui se cache derrière sa fortune est un poltron. Honnêtement, vous ne valez rien à mes yeux,

j'ai perdu mon temps. Je vous dis au revoir, toi, le beau gosse, donne-moi mon casque. »

Elle avait tourné le dos au groupe, s'apprêtait à monter sa moto lorsque Victor l'interpella :

« D'accord, Mademoiselle, je reconnais volontiers mon erreur. Je n'avais pas à me cacher derrière ma fortune ou ma position. Je voudrais savoir pourquoi vous me traitez d'abruti. »

La jeune femme revint vers Victor, s'arrêta quelques instants en face de lui :

« je crois qu'il y a quelque chose de bon derrière ce costume de clown. Vous voyez cette moto là-bas ?

– Vous voulez rire, Mademoiselle. Je n'appellerai pas ça une moto, mais un tas de ferraille bon pour la casse.

– Vous avez le sens de l'humour. Regardez-moi et dites ce que vous voyez. »

Elle voulait lui dire que vous devriez voir une conductrice de moto. Victor ne répondit pas. Après un long silence, la jeune femme reprit en sa direction :

« Monsieur Ferguson, je vous remercie infiniment.

– Je serais curieux de savoir pourquoi vous me remerciez.

– Je ne saurais vous le dire. Mais, si je dis de vous abruti, c’est parce que vous étiez sur le point de traverser la route dans un endroit non autorisé. Je vous aurais certainement percuté. C’est là-bas, dans les passages réservés aux piétons, que vous auriez dû vous trouver.

– Mademoiselle, vous êtes perspicace. Si vous l’ignoriez, perspicace se trouve dans le dictionnaire.

– Je sais ce que signifie, perspicace. Vous voulez insinuer que je suis une gourde ?

– Je suis heureux de constater que vous l’avez compris.

– Dans ces conditions, je ne peux que défendre mon honneur. Venez à proximité de moi pour que l’on règle cela entre hommes.

– Je crains bien que cela ne soit impossible. Il vous manque quelque chose pour être un homme. »

Le monsieur habillé en costume gris s’adressa à Victor Ferguson :

« Monsieur Ferguson, si vous ne quittez pas cette jeune femme, et si vous ne rejoigniez pas immédiatement nos associés, nous risquons de perdre un gros marché. Je vous rappelle que, depuis quelques mois, vous le négociez.

– Franchement, vous m’embêtez avec ceci. J’ai un problème vital à résoudre en ce moment avec cette jeune effrontée. »

Clarence était étonné par cette réponse de son frère. Jamais il n’aurait renoncé à cette transaction. Certainement jamais pour une banale altercation avec une inconnue.

« Monsieur Ferguson, je vous lance un défi. Que choisissiez-vous, whisky ou boxe ?

– Que se passera-t-il si je choisis le whisky ?

– Je vous battrais sûrement. Vous savez, j’en ai entraîné des gens à boire dans les bars clandestins. »

Victor était déçu, la jeune femme le remarqua.

« Monsieur Ferguson, je suis, comme vous le dites, une gourde, je prononce des mots qui me dépassent. Je vois que vous êtes désappointé.

– Honnêtement, j'ignorais que vous étiez entraîneuse dans des bars.

– Qu'est-ce qui vous fait croire cela ?

– Vous venez de l'affirmer vous-même.

– Vous croyez cela, beau gosse ?

– C'est ce qui ressort de vos propos. Répondit Clarence.

– Qu'en pensez-vous, vous qui avez inventé le métier de croque-mort féminin ?

– Vous venez d'affirmer que vous exercez ce métier de la manière la plus claire. Mademoiselle, qui que vous soyez.

– Enfin, vous êtes tous des abrutis. Je ne suis pas une entraîneuse. Je vais dans des bars clandestins pour des concours de boissons. Je pense que vous n'avez pas compris. Voilà, je vais dans un bar la nuit, je lance des défis à des hommes. Quel est celui qui va tenir le plus à plusieurs verres de whisky. Je vous montre. Imaginons vous et-moi, ensemble, dans un bar. Entre nous deux, une table, au milieu d'elle, une bouteille de whisky et

deux verres. Voilà, je me verse un verre de whisky, je bois mon verre. À votre tour de le faire. »

Victor était abasourdi, son frère surpris. Tout se passait comme si l'ensemble de l'univers avait disparu, ne persistait que Victor en compagnie de cette étrange personne.

« Monsieur Victor, vous n'avez pas bu votre verre. »
À la surprise générale, le milliardaire prit un verre imaginaire, puis le porta à sa bouche.

« Voyez-vous, beaucoup de personnes pensent que je ne tiens pas le whisky. À la fin, je ramasse la mise des parieurs. Il m'est arrivé de revenir chez moi avec 75 \$ de gains.

– Si je comprends bien, vous faites cela pour arrondir vos fins de mois.

– Oh non ! Ne croyez certainement pas cela, Monsieur. Je vis chichement avec peu. Ce que je gagne, je le donne aux œuvres caritatives. Mais, j'ai abandonné sur les conseils de mon médecin qui pense que, si je continuais, j'en mourrais. »

Il y eut un silence dans lequel chacun réfléchissait à sa manière aux paroles si simples, tellement fortes, d'une femme si insignifiante. Elle risquait sa santé pour autrui, alors que derrière eux se tenait cet immense symbole, le building de la réussite et du profit.

Après un temps, Victor demanda presque honteusement.

« Vous m'avez parlé de boxe.

– C'est la même chose que pour le whisky, mais dans des salles clandestines. Je participe à des combats de boxe à trois rounds. Les mecs s'imaginent qu'étant une faible femme, ils peuvent me vaincre. Ils se trompent, je les assomme régulièrement. En dehors de Gégé la brute qui m'a prise en traître. Il m'a donné un sacré coup sur la tête, je suis restée dans le coma. Mais, à la boxe, je gagnais encore plus. Parfois, 150 \$ par nuit. Mais, malheureusement, je ne pouvais continuer après cet accident, autrement je risque une hémorragie cérébrale.

– J'imagine que c'est également pour les œuvres caritatives.

– Je peux dire que vous êtes perspicace. Je suis sûre que vous savez ce que cela signifie. Je pense avoir abusé de votre temps, je dois vous quitter. »

III-SUMMER MÊME EN HIVER

Elle entama une marche vers sa moto, se ravisa, revint sur ses pas. Elle s'adressa à Clarence :

« Toi, le beau gosse, rends-moi mon casque. »

Ensuite, elle continua en direction de la dame habillée du strict tailleur bleu foncé :

« Si tu continues à te plaire dans le rôle de croque-mort, tu risques de ne pas remarquer la manière dont te regarde ton copain au costume sinistre. Je crois qu'il est amoureux de toi.

– Mademoiselle, qui que vous soyez, mon collègue n'éprouve envers moi qu'un sentiment professionnel.

– À vous de voir. Mais, dans quelques mois, il se lassera d'attendre, il ira chercher ailleurs. »

La jeune femme traitée de croque-mort s'adressa à son collègue.

« Qu'est-ce que tu en penses, Alain ?

– Je crois que cette jeune femme n'a pas tort. »

La croque-mort prit la jeune inconnue dans ses bras
:

« Dieu vous bénisse, qui que vous soyez. Ensuite, en s'adressant son collègue, on en reparlera lorsqu'on sera ensemble dans un restaurant pour un dîner. »

Elle remit son casque, se dirigeait vers sa vieille vespa lorsque Victor l'interpella :

« S'il vous plaît, ne partez pas, dites-moi au moins pourquoi vous me remerciez.

– Je ne pense pas vous le dire. Peut-être une autre fois. Mais, puisque vous êtes patient avec moi, serrons-nous les mains avant de nous quitter. »

Victor lui tendit la main qu'elle prit, demeura paralysée. Elle porta cette main vers son cœur, s'adressa au milliardaire :

« Mon Dieu, c'était vous. C'était tout ce temps vous. J'étais dans ce tunnel, je m'enfonçais, je souhaitais mourir, vous êtes venu à mon secours. Vous êtes resté à côté de moi patiemment durant des heures. Est-ce que vous sentez l'amour que je vous porte ? »

Victor Ferguson eut un frisson. Effectivement, il sentit que le cœur de cette jeune femme ne battait que pour lui et depuis toujours. Il ne comprenait pas ce sentiment chez cette femme inconnue, qu'il ne connaissait pas. Elle poursuivit :

« Monsieur Fergusson, je sens votre amour envers moi. Mais, vous hésitez. Vous n'êtes pas encore prêt. Ceci m'attriste, mais c'est ainsi. Cette fois-ci, je dois vous quitter, définitivement.

– Je vous prie, Mademoiselle, ne partez pas sans me dire qui vous êtes.

– Monsieur Ferguson, lorsque vous serez prêt, il vous suffira de vous rappeler de *Summer même en hiver*.

– Si c'est votre nom, je le trouve très joli, quoique, un peu long.

– Ce n'est pas mon nom, c'est mon surnom. Je suis née en été, mon père m'appelait Summer. Lorsque l'hiver est arrivé, je lui ai demandé, tu continues de m'appeler Summer même en hiver ? Cela est devenu

mon nom, c'est ainsi que seule ma famille m'appelle de cette façon.

– Pensez-vous qu'un jour je serais prêt ?

– Monsieur Ferguson, je n'en sais rien. Le moment venu vous le saurez. Mais rappelez-vous toujours de *Summer, même en hiver.* »

Cette fois-ci la jeune femme monta sur sa moto, démarra, puis s'en alla en vitesse. Tous étaient subjugués par cette présence, par cet intermède inhabituel dans la monotonie de leur existence professionnelle. Ce fut la croque-mort qui s'adressa à Victor Ferguson :

« Une personne exceptionnelle. On ne rencontre ce genre de jeune femme qu'une fois dans sa vie. J'espère que vous la retrouveriez.

– Je l'espère de tout mon cœur. Je crains que je ne sois pas à sa hauteur. Allez-y, à la réunion, trouver une excuse. Je continue de marcher le long du boulevard. Je n'arrive toujours pas à me rendre compte de ce qui vient de se passer. »

Clarence était d'accord avec son frère, il avait remarqué dans son visage une expression qu'il n'avait pas vu, depuis si longtemps. Celle qu'il avait lorsqu'il était enfant, lorsqu'il était différent de l'homme qu'il est devenu actuellement. Il souhaitait rencontrer cette jeune femme pour la remercier pour lui avoir restitué ce frère qu'il aimait tant.

Victor continua sa marche, solitaire, l'ensemble de ses pensées était pris par cette jeune femme dont il n'arrivait pas à comprendre pour quelle raison elle l'aimait alors qu'il ne la connaissait pas. Ce qui le surprenait était cet amour qu'elle lui portait. Un amour, il est vrai, pas à la hauteur du sien. Il traversa la rue sans prêter attention aux voitures. Un camion le renversa.

Avant le choc, il eut le temps de voir à travers la vitre le conducteur dont le visage était crispé dans une expression de surprise. Il devait certainement dormir. Grincement assourdissant des freins, puis le choc. Son corps fut projeté à plusieurs mètres. Une impression de flotter durant un temps interminable. Il ne savait pas si

c'était lui ou le décor qui tournait. La vitesse de projection de son corps lui donna une syncope. Ensuite, il sentit qu'il redescendait. Dans quelques secondes, il allait percuter le sol. Le choc fut terrible, sa tête cogna à plusieurs reprises la chaussée glacée, en même temps qu'il entendait des bruits de craquements dans son corps. Il sentit un liquide glisser le long de ses joues, il voulut crier, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Il voyait au loin quelques personnes aux fenêtres. Le strident des klaxons résonnait à l'infini dans sa tête. Quelques voix brumeuses lui parvenaient :

Il ne bouge pas.

Il y a du sang qui coule de son oreille.

Il est peut-être mort.

Appelons une ambulance.

Le temps semblait interminable, finalement, il entendit la sirène de l'ambulance, on le déshabilla en coupant aux ciseaux ses vêtements, on le retourna sur son côté gauche.

Il entendit quelqu'un grommeler : « Il n'a aucune chance de s'en sortir. »

Il sentait qu'on soulevait son corps, qu'on l'allongeait sur une civière, qu'on l'introduisait dans le camion d'urgence. La sirène hurlait tandis qu'on le transportait à l'hôpital.

Les infirmières le poussèrent en courant vers la salle d'opération. L'odeur si particulière de l'hôpital, un mélange d'alcool et d'antiseptiques, lui parvint et lui donna une nausée. Il sentit son corps s'ébranler par les vomissements, en même temps que des mains plaquaient sa tête contre la civière. Il sentit qu'on introduisait quelque chose dans son bras, une perfusion certainement. On lui mit un casque à oxygène sur le visage, tandis qu'il sentait un engourdissement l'envahir complètement.

Et puis, ce fut le noir complet.

*

IV-CHAMBRE 516C

Lorsqu'il se réveilla, lorsqu'il eut repris connaissance, aucun de ses membres ne pouvait bouger. Il était totalement paralysé. Il ne pouvait faire déplacer que sa tête et ses yeux. Il était dans une chambre qui portait le numéro 516 C. En face, une télévision, à côté de lui, une table de chevet sur laquelle était déposé un vase ainsi qu'une télécommande. Il n'avait aucun sens des réalités et était incapable de savoir combien de temps il était resté inconscient dans cette chambre d'hôpital. Le temps paraissait interminable et indéfinissable. Ensuite, une jeune femme entra, s'assit à côté de lui, se mit à lui parler. Il pouvait distinguer nettement son visage, il n'était pas celui de Summer, même en hiver la jeune femme qui l'avait accosté et qui l'avait traité d'abruti. Et surtout, qu'il aimait, sans en connaître la raison. La jeune

femme qui devait être âgée de 26 ans s'adressait à lui avec tendresse. Elle lui racontait des histoires, lui parlait de leur enfance sans qu'il sache pour quelle raison. Tout laissait à penser qu'elle s'adressait à une personne autre que lui, au lieu de le voir lui, elle voyait quelqu'un de différent.

À sa manière de parler, elle s'adressait à une femme. Une femme certainement très proche d'elle.

Il essayait vainement de lui adresser quelques mots, mais aucun son ne put sortir de sa bouche.

Parfois, des infirmiers arrivaient pour quelques soins, pour noter quelques constantes dans la pancarte médicale. Ce qui le surprenait était que l'on s'adressait à lui comme s'il était du sexe féminin.

Sa visiteuse venait régulièrement, elle n'était jamais accompagnée de quelqu'un d'autre. Il finit par s'habituer à elle, à sa voix, à son visage, elle devenait son unique repère.

Il n'avait aucune conscience du temps, probablement était-il dans cet état depuis plusieurs semaines, peut-être plusieurs mois.

Il essaya par tous les moyens d'attirer l'attention de cette personne bienveillante envers lui. Rien n'y faisait.

Un jour, quelque chose changea, sa visiteuse pleurait. À ce moment, Victor poussa un cri si puissant qu'il se réveilla. Il était chez ses parents pour le dîner familial qui les unissait une fois par mois. Il s'était assoupi dans le canapé. Rien de ce qu'il avait vécu n'était arrivé. À aucun moment il n'avait été interpellé par une jeune femme qui l'avait traité d'abruti. Cette jeune personne n'existait pas. Il n'y avait ni Summer, même en hiver ni ce terrible accident. Cependant, il ne pouvait déterminer la nature de ce qu'il avait vécu. Ce n'était certainement pas un rêve. Tout lui paraissait tellement réel. On eût dit que ce qu'il avait vécu le temps d'une absence avait réellement eu lieu.

Son frère vint à côté de lui. Il avait remarqué son désarroi :

« Victor, tu sembles perdu. Je crois que tu t'es assoupi, puis tu t'es réveillé brutalement en sursaut.

– Ai-je crié ?

– Je t’ai observé. J’ai l’impression que tu essayais de crier, sans que tu puisses le faire. Cela arrive dans un cauchemar.

– J’ai besoin d’air frais, je sors marcher dans le jardin, je reviendrai vous rejoindre pour le dîner. »

Lorsqu’il fut dehors, une douce brise acheva de lui faire reprendre conscience de l’endroit dans lequel il était. Il ne put détacher son esprit de cet étrange rêve, si on pouvait l’appeler ainsi. L’image de cette visiteuse dans cette chambre d’hôpital, ainsi que celle de cette jeune femme qui l’avait interpellé, s’imposaient à lui de façon indicible. Il revint chez sa famille, continua la soirée tout en demeurant silencieux. Lorsque, à 23 heures, il revint dans sa chambre, il se regarda dans un miroir. Subitement, il se souvint de la phrase de Summer même en hiver :

« L’abruti c’est vous. C’est à vous que je m’adresse. D’ailleurs, il n’y a que les abrutis pour s’habiller comme un clown. »

Il ne put s’empêcher de sourire avec amertume. Probablement, devrait-il changer sa façon de s’habiller.

Avant de s'endormir, il se promet de rechercher Summer même en hiver. Si toutefois elle existait réellement.

VI-VICTOR FERGUSSON

À son réveil, Victor était encore sous la domination de ce qu'il avait vécu l'espace de quelques minutes la veille. On sonna, c'était sa domestique qui arrivait. Victor Fergusson habitait dans un immense appartement situé dans un quartier luxueux de New York. Il vivait seul, on ne lui connaissait aucune relation durable en dehors de quelques femmes qui venaient pour une nuit, puis qui repartaient. À 30 ans, on préparait pour lui une union avec la fille aînée d'un riche industriel. Il l'avait rencontrée vaguement lors d'une réception organisée en leur honneur. Pour lui, pour elle, la question de l'amour ne se posait pas. Leur union faisait la fortune de leurs parents, et d'eux. Le reste n'avait aucune importance. Il était dans le salon, il sursauta lorsque son employée lui fit signe de venir dans l'immense cuisine pour prendre son petit

déjeuner. Elle fut surprise par la manière dont il s'adressa à elle :

« Merci, j'arrive, Madame Trent. »

Rarement Victor Ferguson s'adressait aux subalternes par leurs noms. Il ne leur répondait pas puisqu'il ne les remarquait pas. Il s'assit, prit son repas, ensuite, ajusta son costume. Avant de sortir, il s'adressa à Madame Trent.

« Écoutez, je crois que je ne viendrai pas pour le dîner. Profitez pour prendre votre journée. »

Sa surprise était encore plus grande, c'était la première fois que son patron avait une sollicitude envers elle.

« Si cela ne vous dérange pas, je préfère rester au cas où vous viendriez à l'improviste.

– C'est très aimable à vous. Je vous remercie. »

La brave domestique était abasourdie.

En face du fastueux immeuble, son chauffeur se tenait. Généralement, il était présent une demi-heure avant la sortie de son maître. Victor se faisait toujours conduire à son travail dans une flamboyante

limousine. Ce jour, avant de monter dans la voiture, il eut un temps d'arrêt. Il ne put empêcher ses pensées de lui renvoyer l'image de cette jeune femme qui sacrifiait sa vie pour quelques dizaines de dollars pour autrui. Avait-il réellement besoin de tout ce luxe ? Ce fut la première fois que pareille interrogation s'imposait à lui.

Après 25 minutes de trajet, il fut en face de son building qu'il contempla longuement. Ensuite, lui tournant le dos, il regarda avec tristesse l'endroit du trottoir dans lequel il se tenait avant que ne l'aborde cette jeune femme à moto. Il eut l'impression de revivre la scène. Finalement, il prit son ascenseur personnel, pénétra dans son immense bureau. Il ne put se concentrer sur un dossier prioritaire. Il sonna, sa secrétaire entra.

« Pouvez-vous, s'il vous plaît, demander à mon frère de venir ? »

Dix minutes après, Clarence était en face de lui. Il eut un sourire désabusé en contemplant le costume léger de son cadet.

« Clarence, je voudrais ton avis sincère sur ma façon de m'habiller. »

Ce dernier fut surpris par cette demande.

« Tu es habillé, comme toujours, d'une manière élégante. Comme doit l'être un véritable gentleman.

– Tu me fais, mon cher frère, une réponse convenue. Nous ne sommes pas dans un entretien professionnel. Je serais direct. Penses-tu, honnêtement, que je m'habille comme un clown ? Je t'en prie, réponds-moi avec la plus grande franchise. »

Clarence ne répondit pas immédiatement. Il était étonné par cette interrogation, mais surtout par la manière dont il l'avait prononcée.

« Honnêtement, le terme de clown convient parfaitement à la manière de te vêtir.

– Je te remercie. Je souhaite changer complètement ma façon de m'habiller. Je compte sur toi pour me conseiller.

– Sincèrement, Victor, je ne sais ce qui t'arrive. Mais, cela me plaît. Je revois sur ton visage cette expression que tu avais auparavant avant que tu ne prennes tes

fonctions dans l'entreprise. Je commande mes costumes chez un tailleur. Toutefois, je connais une grande vitrine qui fait du prêt à porter. Je pense que tu trouveras quelque chose qui puisse te convenir.

– Alors, conduis-moi, tout de suite. »

Les deux frères quittèrent leur travail sous l'œil médusé de la secrétaire qui pensait que Victor Ferguson consacrerait plus de temps à ce dossier tellement important.

Ils y allèrent à pied puisque le magasin n'était pas loin. Lorsqu'ils pénétrèrent, une vendeuse qui reconnut les Ferguson s'approcha d'eux servilement. Une heure après, Victor était habillé d'une autre manière. Il revêtait un costume clair, une chemise à fines rayures, des mocassins en cuir véritable à ses pieds. Il abandonnait, définitivement, son costume trois-pièces qualifié de clown par Summer, même en hiver. Lorsqu'il sortit de la salle d'essayage, la jeune femme eut un recul d'admiration. Victor Ferguson était un bel homme. Il était élancé, marchait avec grâce. Un

agent se chargea de mener à la réception de leur building le reste des habits.

« Clarence, si on profitait de la journée pour rester ensemble. On pourrait déjeuner, ensuite après une sieste, nous retrouver pour prendre un café entre frères. Et pourquoi pas, dîner.

– Comme au bon vieux temps, n'est-ce pas frangin ?

– Comme au bon vieux temps, mon cher Clarence. »

Clarence en était certain, son frère était de retour.

V-ÉMILIE ET WENDY LANE

Sept heures, le réveil sonna, Émilie eut du mal à sortir du sommeil. À chaque fois qu'elle se réveillait, une appréhension l'étreignait. Une sorte d'angoisse évoluant constamment en arrière-plan. Elle se leva, prit une douche, ensuite se dirigea vers la cuisine. Elle devait passer devant la chambre de sa sœur aînée, Wendy. Ce jour, alors qu'elle se trouvait à la hauteur de la porte, elle ne put empêcher une immense tristesse de l'envahir. Émilie alla à la cuisine, se prépara le petit déjeuner. Bien que sa sœur fût absente depuis plusieurs mois, bien qu'elle sût qu'elle ne reviendra pas pour le moment, elle disposait sur la table une tasse pour elle comme si par un effet de magie, Wendy, naturellement, viendrait pour s'y asseoir.

Ensuite, elle revint dans sa chambre à coucher pour s'habiller. Sa garde-robe n'était pas luxueuse. Émilie n'en possédait certainement pas les moyens. On

pouvait la qualifier de fauchée. Généralement, elle s'habillait d'un pantalon en toile, d'une chemise unie en flanelle. En fonction des saisons, un pull, ou un discret imperméable. Quelle que soit la façon dont elle se vêtait, elle était constamment élégante. Cette élégance naturelle faisait partie de ce qu'elle était et de sa personnalité. On peut l'affirmer, ces vêtements représentent une extension de sa personnalité. Courtoise, polie, cependant pouvant se montrer pugnace lorsque cela était nécessaire. C'est une jeune femme de 25 ans, charmante, possédant une sensibilité qui faisait qu'on l'appréciait. Dans les moments difficiles, on pouvait compter sur elle. Elle répondait, présente.

À 8h15, elle sortit au-dehors pour débiter sa journée professionnelle. Nous étions une belle journée d'un mois de mai débutant. Une belle clarté se répandait sur les maisons projetant leurs ombres allongées sur les trottoirs. Après quelques mètres, elle prit un bus qui la déposa à côté de son bureau. En fait, c'était un petit local situé dans un quartier populaire. Il

lui avait été légué par sa mère qui était une grande institutrice. Son bureau était situé au rez-de-chaussée, comportait une pièce, une petite cuisine, une salle de bain avec les commodités. Dans l'unique chambre, une table avec un ordinateur, une étagère et une bibliothèque se chargeaient de compléter le mobilier succinct. Émilie tenait un journal local. Cependant, ce qui lui permettait d'avoir un revenu était représenté par ses capacités linguistiques. Elle se chargeait de corriger des textes en ligne, de rédiger des articles pour des revues, ou pour quelques personnes moyennement célèbres en mal d'inspiration. Pour le moment, ce travail suffisait pour la faire vivre dignement. Lorsque sa sœur aînée était encore avec elle, leur champ d'action était plus important. En effet, Wendy effectuait des petits reportages, quelques interviews qui étaient généralement bien perçus.

À midi, elle arrêta son travail, se dirigea à pied vers un jardin. Elle prit un sandwich que préparait, spécialement pour elle, le gérant d'un kiosque ambulant. Elle s'asseyait toujours sur le même banc,

elle prenait son sandwich, après elle s'allongeait pour une petite sieste sur place. Cela ne la dérangeait nullement de dormir ici dans ce parc. Après avoir fini, elle revenait dans son bureau pour une toilette.

Ce jour, il était 14h30 lorsqu'elle quitta son travail pour aller rendre visite à sa sœur. Elle prit un bus, ensuite un second. Le trajet lui prit trois quarts d'heures. Elle marcha encore durant cinq minutes, bientôt elle pourra apercevoir Wendy assise dans le parc. Elle s'approcha d'elle, l'enlaça, ensuite entama une conversation avec elle. Wendy et Émilie étaient très proches. Un amour incommensurable unissait les deux sœurs. Il était 18 heures lorsqu'elle décida de retourner chez elle.

Restée seule, Wendy réfléchissait. Des images multicolores et indéfinissables hantaient ses pensées. Elle regardait vers le lointain un point qui semblait fixe. On eût dit qu'elle vivait dans un monde propre à elle.

À 19 heures, Émilie était de retour. Elle était préoccupée par ce qui leur était arrivé. Elle aurait voulu que tout fût autrement. Elle sut, au fond d'elle-

même, que rien ne pouvait changer un destin. Probablement un autre.

Généralement, elle passait ses soirées à étudier quelques dossiers. Justement, elle avait apporté avec elle un que son aînée avait débuté sur Victor Fergusson. À chaque fois qu'elle l'ouvrait, elle le refermait. Elle eut l'impression de s'immiscer dans une affaire qui ne la concernait pas. Elle s'endormait tôt pour se réveiller le lendemain à la même heure pour recommencer le même rituel. Travail, rencontre avec sa sœur.

VII-VIES CROISÉES

On était samedi matin, une journée de mai particulièrement chaude. Émilie resta dans son lit jusqu'à neuf heures. Elle était désespérée, elle avait l'impression que sa situation n'avancait guère. Depuis un an, sa vie était représentée par un rituel monotone. Travail, déjeuner dans le parc, repos, rencontre avec sa sœur. Aujourd'hui, pour une raison qu'elle ignorait, elle pensait à sa vie affective. À 25 ans, elle imaginait qu'il commençait à être tard pour elle pour faire une rencontre sérieuse qui puisse entraîner son cœur. Ses bonnes manières, sa courtoisie faisaient que beaucoup de garçons la courtoisaient. Elle répondait par un refus gentil à leurs avances. Elle ne ressentait pas cette petite flamme qui puisse lui faire découvrir quelque chose de particulier. Ce matin donc, elle n'irait pas à son bureau, elle resterait à la maison entre rêvasser, et s'ennuyer.

À midi passé, elle prit son repas dans la cuisine, se reposa, à 14h30 elle prit le bus pour rencontrer sa sœur.

Ce même samedi matin, Victor décida qu'il consacrerait la journée à flâner en compagnie de son frère. Il ressentait ce besoin d'être avec lui, alors qu'auparavant, cela lui était égal. Il le sut, il le ressentait au fond de lui-même, il évoluait, il changeait. Il était heureux que son frère apprécie cette métamorphose qui se produisait en lui. Cet ensemble de bouleversements, il le devait à cette rencontre imaginaire avec une jeune fille commune et qui portait ce curieux nom de, Summer, même en hiver. Il était 11 heures lorsqu'il fut à la porte de son frère. Ce dernier était habillé pour une sortie, comme s'il l'attendait. Ils vagabondèrent au gré de leurs pas sans qu'ils se fixent de buts précis. À 13 heures, ils s'installèrent dans la terrasse d'un petit restaurant à l'allure sympathique. En tout cas, il différait amplement de ces endroits luxueux qu'ils avaient l'habitude de fréquenter. À 14

heures 30, ils se quittèrent, pour se trouver vers 17 heures.

Wendy était assise en face d'un ruisseau. Dans son esprit, une multitude d'idées, de visions. Les bruits ambiants, dans l'autre côté de la berge, les arbres, dont les branches commençaient à recevoir les belles feuilles, le ciel bleu limpide, constituaient son univers en ce moment précis.

Ses cheveux étaient courts, elle était vêtue d'une tunique bleue. Elle était soucieuse, regardait vers l'infini. Son visage s'éclaira discrètement lorsque sa sœur l'enlaça. Ensuite, elle écoutait ce que lui racontait Émilie.

En allant à son rendez-vous avec son frère dans un parc, Clarence réfléchissait à cette belle transformation qui survenait depuis peu et surtout rapidement chez son frère aîné. Le moment opportun, il devrait lui en demander la raison. Les deux frères, comme ce matin, flânèrent sans se préoccuper du temps qui passait. À

20 heures, ils étaient dans un restaurant. Ici encore, modeste, mais chaleureux. Après le repas, ils allèrent dans la terrasse pour déguster un café. Le moment était précieux, une belle atmosphère recouvrait l'endroit. Au loin, le soleil avait déjà fini sa descente vers l'horizon. De belles couleurs dorées dessinaient les cimes des maisons là-bas au loin. Leurs silhouettes semblaient se détacher de l'arrière-fond. Les deux frères étaient sous l'effet d'une belle euphorie. Une demi-heure après, Clarence interpella son frère :

« Victor, je vois en toi une transformation. J'espère qu'elle continuera. Je veux dire que le frère que j'avais auparavant m'est revenu. Ce frère qui était généreux, altruiste, je le retrouve, je suis heureux.

– Je suppose que tu voudrais savoir quelle en est la raison ?

– Je meurs d'envie de le savoir, mais j'aurais peur que cela ne te dérange. »

Victor ne répondit pas sur le moment à son frère, il réfléchissait à cette réponse bien étrange qu'il donnera à son cadet.

« Clarence, je vais te raconter une histoire invraisemblable. Je la prends avec le plus grand sérieux, j'aimerais que tu en fasses autant. »

Victor raconta à son frère ce rêve qu'il avait fait il y a quelques jours, sans omettre le moindre détail.

« Tu me prends pour un fou, je crois. »

Clarence ne répondit pas, se contenta d'observer son frère. Il n'y avait aucun doute, il était sincère.

« Mince alors ! Je n'aurais jamais cru que pareille chose puisse t'arriver.

– Es-tu déçu que je puisse croire en un rêve ?

– Je ne le suis pas, au contraire, je trouve cela merveilleux.

– Ce serait certainement merveilleux si cette jeune femme qui porte ce nom étrange de, Summer, même en hiver, existait effectivement.

– Il faudrait que tu entreprennes tout pour la retrouver. Ou plus exactement que nous le fassions ensemble. Je l'avoue, comme toi, je suis impressionné. Je souhaite tellement, pour toi, que cette jeune femme existe réellement. Si c'était le cas, je serais tellement

heureux pour toi. Mais, qu'en sera-t-il de ta fiancée ? Tu sais, la fille du riche.

– Tu le conçois bien, c'est un mariage arrangé. Et puis, je ne vois pas ce que m'apporterait les milliards du père. Nous sommes déjà riches, et même très riches. Même si nous arrêtons notre activité professionnelle, les milliards que nous possédons suffiraient pour garantir une belle vie, pour nous, et pour notre descendance. De plus, après avoir vécu cet événement avec Summer, même en hiver, je commence à percevoir le vide de mon existence. Je ne souhaite plus être un clown vêtu d'un trois-pièces et qui regarde un graphique des bénéfices. Je souhaite autre chose dans la vie que cela.

– Effectivement, Victor, tu as beaucoup changé. Il y a en toi énormément de sagesse. Jamais je n'aurais espéré un jour que tu puisses faire pareille déclaration. Je connais un détective, je vais lui demander de faire une recherche à travers tous les bars clandestins où il y a un concours de whisky. Si un tel endroit existe, il

serait facile de le retrouver puisqu'il est rare qu'une femme participe à ce genre de défi. »

Il était 23 heures, Émilie n'arrivait pas à dormir. Elle avait au fond d'elle-même cette étrange impression, sa vie changerait profondément. Cette impression vague et diffuse au début, se précisait. La vie de Wendy changerait également. Elle en était sûre, elle en était certaine. Au fond d'elle-même, depuis un an, elle espérait vainement qu'un miracle survienne. Un vrai miracle pour sa sœur. Elle reprit le dossier de Wendy, celui consacré à Victor Ferguson. Finalement, elle le déposa à côté d'elle, puis elle s'endormit. Au cours de son sommeil, elle fit un rêve dans lequel sa sœur marchait dans un si beau champ.

VIII-UN SI BEL HOMME

On était un vendredi matin, plusieurs femmes se détournèrent pour admirer le bel homme qui avançait en compagnie de Clarence Ferguson. Ce qui suscitait l'intérêt de ces dames était l'allure générale de cet homme si élégant. Il marchait avec simplicité, sans prendre conscience du charme qu'il dégageait. Ceci le différait totalement de ces personnes masculines bien habillées qui faisaient tout pour qu'on les remarque. Le bel homme était élancé, mince, portait une veste légère, une chemise discrètement rayée, un pantalon de toile de couleur claire. Il n'avait pas de cravate, sa chemise était boutonnée jusqu'au haut. Il ne présentait certainement aucun tatouage. Clarence et son frère, puisqu'il s'agissait d'eux, attendaient de prendre l'ascenseur commun pour monter à leurs bureaux. La secrétaire de Victor Ferguson fut surprise de voir un inconnu en compagnie de Clarence.

« Monsieur Ferguson, votre frère est absent pour le moment. Si vous le désirez, je vous ouvre le bureau.

– Pas la peine, Madame Lantier, je le ferai moi-même en utilisant mes clefs. »

Ce fut au son de la voix qu'elle reconnut en ce séduisant mâle son patron habituellement à l'allure si austère. Elle se retint de pousser un soupir d'admiration.

Lorsqu'ils furent à l'intérieur de l'immense pièce, Clarence était méditatif. Ensuite, il s'adressa à son frère :

« Écoute, depuis hier soir, mon détective recherche un bar particulier dans lequel une jeune femme provoque au whisky des buveurs invétérés. Pour le moment, je n'ai pas de réponse.

– Demande-lui de recruter d'autres personnes. Il y a énormément de bars à New York.

– Malgré tout, la plupart sont corrects. Je pense qu'il devrait réduire son activité à quelques endroits connus

pour ce genre de problème. Quoi qu'il en soit, je lui transmets tes désirs. »

Wendy était assise à la même place, des pensées étranges envahissaient son esprit. Une brise la fit frissonner. Malgré tout, elle ne bougea pas. Aujourd'hui, elle était sous l'ombre d'un arbre. Devant elle, un couple, un homme et une femme assis. Cette vision lui était habituelle. On vint la chercher.

Émilie avait apporté avec elle le dossier de sa sœur. En fin de compte, elle l'ouvrit. Il y avait quelques photos de Victor Ferguson. Il était habillé d'un trois-pièces, portait un chapeau melon, des lunettes noires, à la main une canne. Pour une raison impérieuse, elle ne put réprimer une répulsion envers lui. Mais, comme elle était une femme honnête, elle réussit à la refouler. Elle fut même outrée pour l'avoir eue. Dans une autre page, la photo de son frère Clarence. Il était différent de son aîné. Habillé d'une manière élégante, mais plus sportive. En le regardant, elle eut un petit pincement

au cœur. Le jeune Ferguson était séduisant. Elle chassa rapidement cette idée. Elle détestait les riches, particulièrement ceux qui sont milliardaires, comme les deux Ferguson.

La même journée se répéta le lendemain, monotone, routinière, pratiquement identique. Il était 22 heures lorsque Clarence frappait à la porte de son frère. Il alla au salon, se versa un verre d'eau, puis s'adressant à son aîné :

« J'ai des nouvelles de mon détective. Il en est certain, il n'y a aucun bar dans lequel une jeune femme lance des défis à des hommes. »

Victor était consterné, il avait l'air déçu. Peut-être que tout cela n'avait jamais existé et que ce ne fut qu'un rêve comme tant d'autres. Son frère reprit :

« Je voudrais d'abord que tu t'assoies et que tu respires profondément avant que je ne continue mes propos. »

Victor, instinctivement, se leva, tourna en rond, il était stressé. Après une minute, il vint s'asseoir.

« Je l'ai, également, chargé de recruter plusieurs auxiliaires à la recherche de salles de boxe qui pratiquent des combats clandestins. »

Clarence était à son tour tendu, il fit une pause dans sa parole, ce qui accentua la perturbation de son aîné.

« Écoute moi bien, Victor, tu ne le devineras jamais. Il existe effectivement une salle de boxe dans laquelle une jeune femme défiait des hommes dans des combats à trois rounds. Le mieux serait qu'on y aille tout de suite. Le détective m'a demandé de prendre des torches. »

Ce fut d'une voix désabusée, fatiguée, que Victor répondit :

« Allons-y donc, tout de suite, et que le destin s'accomplisse. »

La phrase qu'il aurait dû prononcer était que mon destin s'accomplisse. Il préféra cette formule neutre.

Le concierge leur donna des torches, ils prirent la route, une demie heure après, ils étaient devant un bâtiment d'aspect ancien, l'ensemble était baigné dans une totale obscurité. Ils poussèrent la porte d'entrée

qui s'ouvrit facilement. Après avoir emprunté un couloir, ils arrivèrent dans une grande salle, à son milieu, un ring. L'endroit semblait abandonné depuis plusieurs mois. Victor resta là au milieu de la salle à contempler ce stand où Summer, même en hiver avait certainement combattu plusieurs fois pour quelques misérables dizaines de dollars alors que lui possédait des milliards.

Ils demeuraient abasourdis, ils ne savaient quoi entreprendre, ici, dans cette salle, sous cette obscurité, devant ce stand. Au fond, ils virent les lumières d'une autre torche. Ils s'y précipitèrent, un homme se tenait debout.

« Messieurs, je ne m'attendais pas à trouver dans ce lieu abandonné des gens habillés de façon distinguée. Généralement, ce sont quelques clochards qui viennent ici. Puis-je savoir ce qui vous amène ici.

– Écoutez, j'irai droit au but, je vous dirai la vérité. Je suis à la recherche d'un rêve. Celui d'une femme qui boxait ici même. »

L'homme s'assit, se mit à pleurer.

« Mon Dieu, vous me rappelez de si beaux souvenirs. Je me souviens parfaitement de cette jeune femme si courageuse. Je ne sais si vous pouvez deviner pour quelle raison elle combattait.

– Pour verser ses gains aux œuvres caritatives, répondit Victor d'une voix cassée et attristée

– C'est exactement cela, Monsieur. Je ne sais comment vous le savez. Dire qu'il y a des gens qui sont riches mais qui ne dépensent aucun sou pour les hôpitaux. Savez-vous qu'en ce moment l'hôpital de New York connaît des difficultés financières ? »

L'homme demeura méditatif quelques instants, Victor attendait patiemment qu'il sorte de son absence avant de le questionner :

« Qu'est-elle devenue, cette jeune femme ?

– Je n'en sais rien. Après le combat contre Gégé la brute, elle est tombée dans le coma. On a fermé la salle définitivement.

– Je suppose que Gégé la brute pourrait nous informer sur elle. Où pouvons-nous le trouver ? »

L'homme ne répondit pas, visiblement il était sous le poids d'un immense chagrin. Après un long silence :

« Nous étions tous peiné par le sort de cette jeune femme. Gégé plus que les autres puisqu'il a été à l'origine de la mésaventure de cette femme si courageuse. Il était déjà malade, je pense que ce choc a précipité son état. Il est mort de désespoir et de cirrhose. Mais, Monsieur, vous devrez savoir que cet accident s'est déroulé il y a déjà une année. Je ne pense pas que vous puissiez trouver quelqu'un qui pourrait vous renseigner sur cette jeune femme. »

Victor eut du mal à quitter cet endroit où celle qu'il commençait à aimer sans la connaître s'était donnée pour des personnes inconnues.

Lorsqu'il fut dans sa chambre, allongé dans son lit, il sut que désormais Summer, même en hiver existait et que ce qu'il avait vécu ne pouvait être considéré comme un banal rêve.

Après avoir éteint la lumière de sa table de chevet, la remarque de l'homme dans la salle de boxe revint à lui. Effectivement, il existe des personnes nobles

comme, Summer, même en hiver, qui risque sa santé pour une misérable somme qu'elle destine pour autrui. Demain, il ira proposer son aide à l'hôpital. Alors qu'il s'apprêtait à dormir, il se souvint que dans son rêve il fut hospitalisé dans ce même établissement. Dans cette chambre 516C. Peut-être y trouverait-il un autre indice. Toutefois, sa priorité n'était pas sa propre quête, mais bien le don substantiel qu'il pourrait apporter à ce service de soins. En ce sens, il était contaminé par la bonté de celle qui commençait à émerger d'un si étrange rêve.

IX-CHAMBRE 516 C, 1

Vendredi matin, neuf heures, Émilie feuilletait une fois de plus le dossier de sa sœur consacré à Victor Ferguson. En regardant attentivement, à la dernière page, la photo de Victor, elle remarqua une phrase, *j'arrête mon enquête*. C'était daté du 25 avril 2025. Cette date provoqua une vive émotion chez elle. C'était ce jour où tout avait changé pour elle et pour sa sœur. Finalement, elle ouvrit son ordinateur portable pour rédiger un article qu'on venait de lui commander. Quelque chose vint perturber son esprit. Elle fit un effort pour s'en rappeler. En passant devant un kiosque, elle avait vu une photo qui l'avait interpellée. Elle se trouvait sur la couverture d'un magazine populaire. Elle sortit, parcourut l'avenue, alla directement à l'endroit où elle avait remarqué la revue. En titre, Victor Ferguson arrête ses fiançailles. À l'intérieur, quelques lignes pour dire que d'après quelques sources, Victor Ferguson aurait mis fin à sa

relation avec la fille d'un riche entrepreneur. Figurait une photo prise de loin, mais suffisamment nette de Victor accompagné de son frère Clarence. Émilie fut étonnée de constater le changement de costume du milliardaire. Il était habillé de façon légère, pareillement à un dandy. En examinant de près la photo, elle crut voir sur les visages des deux frères, un halo de tristesse. Pour une raison qu'elle ne put expliquer, elle fut attirée par celui de Clarence.

Il était 16 heures lorsque la secrétaire pénétra dans le bureau de la directrice de l'hôpital général de New York. Celle-ci était occupée par l'étude d'un dossier portant sur l'état financier désastreux de l'institut :

« Madame Kent, il y a ici les frères Ferguson qui voudraient s'entretenir avec vous. Je n'ai pu les faire entrer puisque vous avez donné un ordre formel de ne pas vous déranger.

– Ils attendent depuis combien de temps ?

– Depuis une heure. »

Madame Kent était étonnée que les deux frères viennent lui rendre visite. Ce qui l'étonna le plus était le fait qu'ils aient attendu un temps aussi long. Aucun milliardaire ne supporterait cela. Elle se leva pour les inviter dans son bureau. Elle fut surprise de constater qu'il y avait en face d'elle deux jeunes hommes, séduisants, bien habillés. Surtout l'aîné qui différait largement des photos que l'on exposait de lui dans quelques magazines. Elle s'excusa pour cette gêne causée par l'attente, les fit s'asseoir, demeura silencieuse. Ce fut Victor qui s'adressa à elle :

« Madame Kent, ne vous excusez surtout pas. Attendre n'est certainement pas une torture. Je viens vous rendre visite pour deux choses. Je viens directement au fait. J'ai appris que vous aviez des difficultés financières, aussi je vous propose mon aide. Il faudrait juste me préciser de quelle somme vous avez besoin. »

La directrice était méditative. On eût dit qu'une providence les a fait venir chez elle.

« Monsieur Ferguson, nous devons construire un sixième étage pour d'une part, les traitements des cancers, d'autre part, pour des soins palliatifs. La somme dont nous aurions besoin varie de 3 à 5 millions de dollars.

– D'après mon expérience, si pour un projet vous envisagez 3 millions de dollars, il est presque sûr qu'il vous en faudra beaucoup plus. De ce fait, je mets à votre disposition une somme totale de 10 millions de dollars. »

La directrice voulut émettre un sifflement, mais s'en abstint à contrecœur.

« Je vous remercie pour votre grande générosité. Je suppose que nous organiserons un gala durant lequel vous nous remettrez le chèque. J'inviterai les grandes personnalités de la ville.

– Mademoiselle, l'offre que je vous fais devrait rester anonyme. Personne ne devrait connaître mon identité. Cependant, je ne vous ferai pas de chèque. Un de mes comptables viendra vous rendre visite.

Régulièrement, vous lui fournirez la liste de ce dont vous avez besoin, il se chargera de tout régler. »

Madame Kent demeura silencieuse un temps qui parut si long. Elle désirait prononcer une phrase, mais s'en abstient. Victor avait remarqué son hésitation :

« Madame la directrice, je crois que vous voulez dire quelque chose. S'il vous plaît, dites-le, votre avis m'intéresse. Ne vous inquiétez pas pour la somme, quel que soit ce que vous me diriez, elle ne changera pas.

– Monsieur Ferguson, je l'avoue, je ne m'attendais pas à autant de générosité de votre part. J'ai en vain essayé de vous rencontrer à votre bureau pour un don de quelques milliers de dollars pour l'hôpital, mais voilà que c'est vous qui venez à moi, vous acceptez d'attendre patiemment une heure, ensuite vous refusez les honneurs de ce don. Quelle est donc cette étrange providence qui vous a métamorphosé en un homme bienveillant, bon, généreux ?

– Cette providence existe réellement, c'est un ange qui monte une vespa vétuste. »

Si Madame Kent ne comprit pas l'allusion, Clarence lui la compris, il en était ému.

« Monsieur Ferguson, en contrepartie de votre générosité, je m'arrangerai pour que le minimum de la somme que vous proposez soit dépensé.

– Je suppose que vous ne me comprenez pas. La somme que je vous propose vous est entièrement due. S'il devait rester encore de l'argent après avoir fini votre projet, je suis sûr que vous trouverez comment le dépenser pour vos patients. »

Alors que les deux frères s'apprêtaient à quitter le bureau, Madame Kent les interpella :

« Monsieur Ferguson, en entrant, vous m'avez dit qu'il y avait deux choses. Je serais à votre service pour cette seconde chose.

– C'est une demande qui me paraît futile. J'ai eu un rêve dans lequel j'étais hospitalisé ici dans cet hôpital. Je me demandais si cela pourrait être vrai.

– Vous savez, Monsieur, les gens riches ne viennent jamais dans les hôpitaux publics. Je peux vous l'affirmer, vous n'avez jamais été hospitalisé chez nous.

– Voilà qui confirme mes doutes. J'ai dû rêver que j'étais hospitalisé dans la chambre 516C.

– La chambre 516C n'existe pas.

– Je devrais m'y résoudre. Ce n'était qu'un rêve. Un rêve que je regrette.

– La chambre 516C n'existe pas officiellement. Officieusement, elle a existé. Je ne sais comment vous avez pu en avoir eu connaissance, puisque cela fait un an qu'elle est fermée et que nous l'avons oubliée. »

Victor fut pris d'un vertige, il dut s'asseoir. La chambre où il avait vécu en compagnie de Summer, même en hiver, existait réellement.

X-CHAMBRE 516 C, 2

« Monsieur, est-ce que vous allez bien ? »

C'était la directrice qui s'adressait à Victor dont le visage était devenu blême, tandis qu'il s'affaissait doucement sur la chaise. Après quelques minutes, il reprit ses esprits :

« Je vous serais reconnaissant si vous pouviez m'en dire davantage sur cette chambre. »

La directrice parut surprise par cette demande, mais surtout par la manière dont elle fut sollicitée.

« Vous devez certainement le savoir, Monsieur Ferguson, l'hôpital au début ne disposait que de quatre étages. Pour répondre à des besoins de plus en plus croissants, nous étions dans l'obligation de construire un cinquième étage. Cependant, malgré notre diligence, il y eut un défaut à la chambre 516. En effet, elle avance sur la façade d'un demi-mètre. L'architecte a pensé que c'était une sorte de plate-forme. Quoi qu'il

en soit, si vous êtes devant l'hôpital, vous remarquerez cette avancée. Par mesure de prudence, nous avons préféré la fermer. En réalité, nous étions dans l'obligation d'y héberger une seule patiente du fait d'une surcharge en personnes hospitalisées. Nous avons provisoirement attribué la lettre C à cette chambre qui devient la 516C. Lorsque cette chambre a été de nouveau inoccupée, nous l'avons fermée définitivement sans lui attribuer de numéro. Cet épisode étant oublié, personne ne fait attention à cette chambre. Je suis étonnée de constater que vous connaissez son existence. Mais, venez avec moi, on va au cinquième étage pour que vous puissiez vous rendre compte par vous-même. »

La directrice les invita à la suivre, Ferguson était sous l'emprise d'un profond stress. Cette chambre 516C existait réellement, il était sur le point de la visiter. Lorsqu'ils arrivèrent au cinquième étage, la directrice se dirigea directement vers bureau des infirmières. Elle leur expliqua qu'elle voudrait faire visiter la chambre 516C aux frères Ferguson. Sur la

demande de la chef des infirmières, ce fut un homme de 70 ans, s'appelant Vargas, qui les accompagna. Bien qu'il ait largement atteint l'âge de la retraite, en le tolérait. Du reste, il rendait quelques menus services. Après avoir pris un trousseau de clés, il leur demanda de le suivre. Ils arrivèrent devant une chambre sans numéro, il l'ouvrit, demanda à Victor et à son frère d'y pénétrer. Lorsqu'il fut à l'intérieur, de nouveau, un tourbillon d'émotion le saisissait. C'était bien ici qu'il avait passé ces nuits lors de ce rêve si étrange. C'était bien sur ce lit qu'il était allongé et paralysé. C'était bien sur cette chaise que s'était assise une jeune femme qui le réconfortait.

« Monsieur Vargas, il y avait ici une télécommande, une nappe, un vase sur la table de chevet. »

Le monsieur était intrigué, comment un inconnu qui n'avait jamais visité cette chambre pouvait connaître l'existence de pareils objets.

« Monsieur, la télécommande est dans le tiroir. La nappe et le vase sont rangés dans l'armoire. »

Victor ouvrit le tiroir, prit la télécommande, la dirigea vers la télévision.

« Vous savez, Monsieur Ferguson, j'ai retiré les piles de la télécommande, quant à la télévision, elle est débranchée. »

Instinctivement, Vargas remit la nappe ainsi que le vase sur la table de chevet.

« Cette chambre a l'air d'être inoccupée.

– En fait, elle l'est depuis un an au moins. Un défaut a fait que nous l'avons fermée. Elle n'a reçu qu'une seule patiente. Je me souviens parfaitement d'elle. »

L'homme arrêta son discours, fut pris à son tour d'un vertige, mais de nostalgie. Il Recherchait dans l'infini de son esprit de quelconques souvenirs.

« Je vous en prie, voulez-vous avoir l'obligeance de me parler de cette patiente.

– Oh ! Je me rappelle parfaitement d'elle. Elle était dans le coma suite à un match de boxe qui a mal tourné. Je ne saurais pour quelle raison je n'oublierai jamais cette nuit du 25 avril 2025. Lorsque la police est arrivée pour une enquête, nous avons appris qu'elle

boxait dans une salle clandestine et que les gains qu'elle obtenait, elle les offrait aux plus démunis. Nous étions tous émus par le courage de cette femme. »

Victor ne put contenir son désarroi, de nouveau il dut s'asseoir sur la chaise. Cette date, le 25 avril 2025, lui évoquait un événement refoulé dans son inconscient et dont il avait du mal à s'en souvenir.

« Sa sœur venait régulièrement la voir. Elle s'asseyait sur la chaise dans laquelle vous êtes en ce moment, elle lui racontait de si belles choses. Je n'ai jamais vu deux sœurs aussi proches. Elle était si dévouée envers son aînée qui était dans le coma. »

De nouveau, l'homme arrêta son récit, de nouveau il fut pris d'une sorte de nostalgie. Il n'était plus dans cette journée, il évoluait dans un passé dans lequel il y avait une femme allongée sur ce lit, et sur la chaise la sœur qui lui racontait de si belles histoires.

« Vous savez, monsieur Victor, je n'ai jamais vu une femme aussi gentille et aussi sympathique que Émilie. Elle était au service de tous, sa seule présence suffisait pour nous rendre heureux. Tous les garçons du

personnel infirmier étaient amoureux d'elle. Si j'avais rencontré une femme comme elle il y a 50 ans, j'aurais été le plus heureux des hommes. »

Sans qu'il sût pour quelle raison, Clarence Ferguson eut un pincement au cœur. Tout se passait comme si, à son tour, il subissait le charme d'une femme dont il ne connaissait l'existence qu'à travers un récit que faisait une personne âgée, ici, dans cette chambre supposée n'avoir jamais existé.

« Pourrions-nous savoir qui étaient ces deux jeunes femmes ?

– Je vous en prie, je ne suis pas attaché par le secret médical, d'autre part l'identité de ces deux jeunes personnes était connue. La jeune femme qui était dans le coma s'appelle Wendy Lane. Sa sœur, Émilie Lane.

– Qu'est-il advenu de la jeune femme qui était dans le coma ? »

Vargas le contempla longuement avant de poursuivre :

« En vous observant, Monsieur Ferguson, j'ai l'impression que vous tenez tellement à cette femme. Si c'était le cas, je vous prie de lui porter secours.

– Peut-être que c'est elle qui m'a secouru. Mais, je vous en prie, répondez à ma question, qu'est-elle devenue, Wendy Lane ?

– Elle n'est jamais sortie de son coma. Après la fin de son séjour, on l'a transportée dans un hospice pour personnes démunies. L'hospice Saint-Herblain. N'est-ce pas malheureux qu'une jeune femme aussi généreuse, aussi courageuse, atterrisse dans cet endroit insalubre.

– Monsieur Vargas, vous voulez dire qu'elle est toujours dans le coma ?

– C'est effectivement cela, Monsieur Ferguson, depuis plus d'un an. Je vais parfois lui rendre visite puisque je me suis attaché à elle. À chaque fois, je retrouve sa sœur Émilie à côté d'elle. Quelle belle âme que cette Émilie. Non seulement elle s'occupe de sa sœur, mais également des autres hospitalisés.

– Monsieur Vargas, puis-je avoir l'adresse de cette jeune femme ?

– Oui, sans aucun doute. Émilie habitait dans un deux-pièces avec sa sœur. Elle aurait bien voulu la garder avec elle pour s'occuper d'elle à domicile. Cependant, leur appartement était tout sauf adapté à une personne dans le coma et en fauteuil roulant. »

Victor Ferguson était accablé, tandis que lui était riche par le simple hasard de sa naissance, alors qu'il vivait dans un immense appartement, la femme qu'il aimait séjournait dans un hospice pour miséreux.

Après avoir obtenu l'adresse des sœurs Lane, les deux frères quittèrent l'hôpital. Vargas eut l'impression que Victor avait du mal à marcher. Il titubait.

XI-ÉMILIE ET WENDY LANE

Nous étions un vendredi matin, Émilie quitta son appartement à neuf heures. Elle demeura, quelques moments, immobile devant la porte de son modeste immeuble, comme si elle réfléchissait intensément. Ensuite, se ravisa, marcha d'un pas rapide vers la station d'autobus. Dans quelques instants, elle sera avec sa sœur. Si elle avait été un peu plus attentive, elle aurait pu remarquer deux hommes à quelques mètres d'elle, dissimulés derrière un bel arbre. C'étaient Victor et son frère. Lorsqu'il vit cette jeune femme sortir, Victor ne put empêcher une immense émotion de le submerger. La jeune femme qui sortait de cet immeuble était celle qui était penchée sur lui, dans cette chambre 516C, pour lui raconter des choses réconfortantes. Ce qui ne fit qu'augmenter son trouble. Pour quelle raison une femme inconnue s'était interposée dans son rêve ? Pourquoi était-il allongé dans cette chambre ? Pour quelles raisons cette date du 25 avril 2025 provoquait en lui un désarroi

insaisissable ? Autant d'interrogations dont il aurait souhaité posséder la clé. Les deux frères se quittèrent.

Émilie, quant à elle, continua son chemin d'un pas rapide jusqu'au bus qu'elle prit. Une demi-heure après, elle était devant l'hospice Saint-Herblain. C'était un endroit ancien, situé dans une forêt abandonnée. En fait, l'établissement était représenté par un ancien manoir délaissé. Quelques âmes charitables l'ont transformé en hospice pour les miséreux. Et c'est ici que demeurait Wendy Lane. En pénétrant par le portail entrouvert, en marchant dans cet endroit qui lui paraissait toujours si sinistre, Émilie eut cette étrange impression qu'on la suivait. Elle entra dans une immense construction, sombre et lugubres, parcourut un long couloir pour arriver dans une grande salle. Sa sœur Wendy était allongée dans un lit. À côté d'elle, une dizaine d'autres patientes. Un personnel soignant réduit. Grâce à Émilie, le lit de Wendy était toujours impeccable, avec des draps propres. La jeune femme ne se contentait pas seulement de prendre soin de sa sœur, mais pareillement des autres pensionnaires. Elle

était appréciée de tous. Il n'était pas rare que le personnel masculin rêve d'avoir à ses côtés une personne aussi dévouée, aussi charmante que cette Emily Lane.

Elle approcha le fauteuil roulant du lit, souleva discrètement sa cadette pour l'y déposer. Puis, la poussa vers la chambre commune pour le petit déjeuner. Elle l'aida à manger. Une demi-heure après, elle la poussait vers un immense parc mal entretenu pour l'arrêter devant un ruisseau. Elle s'assit sur un banc à côté d'elle. Elle se mit à lui parler de sa journée. À chaque fois elle lui exprimait son regret de ne pas l'avoir dans leur appartement.

« Wendy, je suis désolée, mais tu le sais bien, nous habitons dans un petit appartement avec un petit couloir où il est impossible de te faire déplacer. Je fais de mon mieux pour chercher quelque chose de plus grand, mais, avec mes petits moyens, je ne sais si je pourrais y parvenir. Tu ne sais à quel point tu me manques, tu ne sauras jamais à quel point je me sens coupable. »

Dans l'esprit inconscient de Wendy, des pensées floues mal définies s'entremêlaient au gré du son de la voix de sa sœur. Cette dernière était dans l'impossibilité de savoir si Wendy pouvait effectivement comprendre ce qu'elle lui disait. En effet, le visage de sa sœur demeurait impassible. Terriblement impassible.

Il était 18 heures lorsque Émilie entreprit de revenir chez elle. Cette sensation qu'on la suivait s'exacerbait. Prudemment, elle regarda derrière elle. Effectivement, quelqu'un la suivait. Un homme, élégamment habillé, faisait tout pour rester dans sa proximité sans se faire voir.

XII-ÉMILIE LANE, CLARENCE FERGUSON

Ce samedi matin, à 10 heures, Émilie marchait dans le boulevard à proximité de son lieu de travail. Elle s'arrêta devant un magasin, elle vit dans le reflet de la vitre ce même homme qui la suivait depuis hier. Elle pénétra dans le parc dans lequel elle avait l'habitude d'aller pour manger et pour se reposer. Elle s'arrêta à côté d'un arbre, elle le vit dans le reflet de son Smartphone. Elle marcha d'un pas rapide, contourna un bosquet, s'arrêta devant lui. Elle le reconnut, c'était Clarence Ferguson.

« Monsieur Clarence Ferguson, pourriez-vous me dire pour quelles raisons vous me suivez ? »

Le jeune homme était désarçonné par cette apparition surprise de cette femme qu'il suivait. Il ne répondit pas :

« Monsieur Ferguson, j'attends vos explications.

– En fait, je vous suis pour une raison particulière en rapport avec votre sœur.

– Je ne comprends pas l'intérêt que vous me prêtez. Je ne suis certainement pas le modèle de filles que vous avez l'habitude de côtoyer dans votre luxe. Quant à ma sœur, j'ose à peine imaginer la chose. Je vous serais reconnaissante de venir aux faits de la manière la plus claire.

– Autrement, vous me proposeriez un défi de whisky ou bien un combat de boxe. »

Émilie le regarda d'un air surpris. Il y avait du mépris dans ses yeux. Le riche Clarence Ferguson connaissait l'occupation particulière de sa sœur.

« Non seulement vous me suivez, mais vous enquêtez sur moi et sur ma sœur. Je trouve cela répugnant, Monsieur Ferguson.

– Vous vous trompez complètement sur moi. Voilà, je vous dis tout. Mon frère Victor est follement amoureux de votre sœur Wendy.

– Depuis quand est-il amoureux d'elle ?

– Depuis approximativement 15 jours.

- Je suppose qu'ils se sont rencontrés.
- Dans un certain sens, oui.
- Vous êtes horrible, Monsieur Clarence Ferguson.

Ma sœur est dans le coma depuis un an. Je vous prie de me laisser tranquille et de ne plus m'adresser le moindre mot. »

Ferguson aurait voulu lui donner quelques explications, elle l'en empêcha, lui tourna le dos pour partir rapidement. Le jeune homme était désespéré. Lui revint à l'esprit ce qu'avait dit Wendy à son frère dans ce rêve. Il s'écria en direction d'elle :

« Summer, même en hiver. »

Lorsqu'elle entendit ces mots, Émilie stoppa net sa marche, revint vers Clarence.

« D'où tenez-vous cette appellation que seuls moi et ma sœur connaissons ?

- Le mieux serait que nous allions dans un banc, si vous êtes patiente, je vous fournirai toutes les explications. »

Ils s'assirent sur un banc, Clarence fut sous l'emprise d'un sentiment étrange. Cette femme lui

plaisait parce qu'elle différait de celles qu'il connaissait, parce qu'elle était une réplique de Wendy que son frère aimait parfaitement. La même magie qui avait su ravir le cœur de son aîné, s'emparait du sien. Il lui expliqua tout sans retenir le moindre détail. Le rêve de son frère qui progressivement se transformait en réalité. Le fait que Victor l'ait vue dans cette chambre 516C s'occupant de lui.

« Monsieur Clarence Ferguson, si je vous comprends bien, votre frère est amoureux de ma sœur uniquement parce qu'il l'a vue en rêve. Victor Ferguson est un bel homme, je ne peux pas dire la même chose de ma sœur. Et puis, il y a cette différence de condition. Vous êtes milliardaires, ma sœur est fauchée. »

Émilie voulut continuer sa rhétorique, mais lorsqu'elle vit la sincérité sur le visage de cette personne assise à côté d'elle et qu'elle commençait à apprécier, elle s'abstint de toute polémique.

« Monsieur Ferguson, le mieux est que demain votre frère vienne rendre visite à ma sœur. Lorsque je serai dans l'hospice, je laisserai une autorisation pour

qu'il puisse la voir sans condition. Pour le moment, je dois aller voir ma sœur. À demain donc vers 10 heures devant la porte de l'hospice.

– Je serais heureux de vous accompagner. Mais, je suppose que ce sont des moments intimes entre vous et votre sœur. »

Pour une raison qu'elle n'arrivait pas à s'expliquer, Émilie eut un pincement au cœur à l'idée que cet homme séduisant l'accompagne.

XIII-WENDY LANE, VICTOR FERGUSON

Dimanche, 10 heures, les frères Ferguson étaient devant le portail de l'hospice. Émilie les attendait. En voyant Victor, si beau, si élégant, elle s'imaginait évoluant dans un rêve. Un rêve dans lequel un bel homme aimait sa sœur, son frère l'aimait, elle. Elle sortit de sa rêverie.

« Bonjour, Monsieur Ferguson, votre frère m'a informé de ce que vous éprouvez pour ma sœur. Venez, je vous mène à elle. Avant votre arrivée, j'ai pris soin de la faire sortir pour la déposer dans un endroit éloigné. »

Victor apprécia cette déférence. Quelques minutes après, ils étaient en face de Wendy qui était dans un fauteuil roulant, au pied d'un immense bel arbre. Victor fut paralysé par un immense émoi. Elle était là, à quelques mètres, en face de lui, celle qu'il aimait, celle

qui hanta ses rêves. Ses cheveux étaient courts, elle regardait dans le vide. Il arriva à côté d'elle, se mit à genoux, déposa délicatement sa tête sur ses genoux.

Émilie qui regardait cette scène fut touchée par la simplicité de cet homme si riche par rapport à cette femme inconsciente.

« Wendy a toujours rêvé qu'un homme l'aimât simplement pour ce qu'elle était. Je n'ai jamais pensé qu'une telle personne existe. Voici que, en face de nous, votre frère est assis à genoux devant elle. »

Émilie demanda la permission à son compagnon de le quitter pour aider le personnel pour les soins aux pensionnaires de l'hospice. Elle fut surprise lorsque Clarence proposa de venir avec elle. Elle fut également heureuse lorsqu'elle vit que cet homme riche, patiemment, maladroitement, changeait des draps, en mettait d'autres, soulevait des personnes handicapées pour les mettre dans un fauteuil roulant, pour les pousser vers l'extérieur.

Lorsqu'ils revinrent à proximité de Wendy, Victor était assis à côté d'elle, il lui parlait. Émilie n'était pas

contrariée que cet homme lui prenne sa place, au contraire, elle était heureuse pour sa sœur.

Il était midi passé, elle s'assit avec Clarence sur un banc. Elle prit son sac, en sortit un paquet.

« On partage ?

– On partage quoi, Émilie ? Sans qu'il se rende compte, il l'avait appelé par son prénom.

– Enfin, Monsieur Ferguson, votre fortune ! Ce serait bien qu'on la partage.

– Oh, Émilie, si tu savais. Je serais heureux de partager tout ce que je possède avec toi, et même plus.

– Monsieur Ferguson, je plaisantais. Ce que je voulais vous dire est, voudriez-vous qu'on partage mon sandwich ? »

Il accepta, ils partagèrent. Après avoir fini leur maigre repas, elle sortit la moitié d'une barre de chocolat, là encore, ils la partagèrent. Ensuite, ce fut un long silence.

« Monsieur Ferguson, sauf erreur de ma part, vous venez de me faire une déclaration enflammée.

– C’est bien cela, Émilie, dorénavant, je ne t’appellerai qu’ainsi en te tutoyant. Je ne pense pas que tu puisses faire autrement qu’agir pareillement.

– Monsieur Ferguson, pardon, je voulais dire Clarence, en d’autres temps je vous aurais demandé de partir puisque nous sommes de conditions différentes. Mais, en voyant votre frère à genoux devant ma sœur, ce serait déplacé de le faire. »

XIV-ATTENTE

Lentement, le mois de juin s'installait, agréable, lumineux ainsi que prometteur de quelques belles espérances. Chaque jour, Victor rendait visite à Wendy. Chaque jour, il lui parlait, poussait son fauteuil roulant, s'asseyait à côté d'elle. Et il espérait.

Ce fut au début de la seconde semaine de juin que son espérance se trouva récompensée. Alors qu'il était à genoux, sa tête contre la cuisse de sa bien-aimée, il sentit quelques gouttes tièdes descendre doucement pour se répandre sur sa joue. C'étaient les larmes de Wendy qui pleurait. Instinctivement, elle déposa sa main sur l'épaule de Victor. Il déposa la sienne sur celle de Wendy. Subitement, une vision. Il sut pour quelle raison cette date du 25 avril provoquait chez lui cet immense trouble. C'était ce jour durant lequel, à la tombée de la nuit, il s'était assis dans le banc d'un parc, désespéré, il s'était mis à sangloter. Une main

secourable s'était posée sur son épaule, il avait déposé délicatement la sienne sur elle. Cette personne qui l'avait secouru alors qu'il était dans la désespérance c'était Wendy. Wendy, toujours elle. En ce moment précis, leurs deux âmes avaient fusionné dans un moment de grâce. Ce fut ce jour même que Wendy jouait son dernier match de boxe. Celui qui la fit entrer dans le coma. La pauvre femme, avant de devenir complètement inconsciente, l'avait appelé à son secours. Ce ne fut qu'un an après, à l'anniversaire de sa rencontre avec Wendy dans ce parc où elle avait mis sa main sur son épaule, que cette fusion de nouveau a ressuscité de son lointain inconscient. Bien qu'il ait oublié cet incident, bien qu'une année se soit écoulée, cette belle fusion entre Wendy et Victor était réapparue de ses cendres. Son esprit était venu au secours de cette jeune femme, il s'était allongé à côté d'elle, il s'était unifié avec elle, dans cette chambre. Par ses yeux, il avait vu ce qu'elle voyait, il avait vécu son univers d'inconscience. Oui, effectivement, ce soir du

25 avril 2025, deux âmes s'étaient réunies à un tel point qu'elles partagèrent leurs peines.

Progressivement, Wendy émergeait de sa léthargie. Victor l'aimait encore plus. En la regardant mouvoir progressivement ses mains, ses pieds, sa tête, il ressentait ce qu'elle ressentait. Il était ému, il était heureux. Bientôt, lorsqu'elle se serait réveillée, ils vivraient ce beau conte qui est le leur.

Un obstacle s'imposait à lui. Malgré sa lente sortie du coma, Wendy risquait d'être fragilisée par cette période durant laquelle elle était inconsciente. Si elle apprenait que Victor l'aimait, elle risquerait un choc affectif qui pourrait de nouveau la plonger dans une torpeur. C'est ce qu'avait confirmé un des médecins de Victor. Aussi, a-t-il préféré se mettre en retrait jusqu'à ce que l'état de Wendy se soit stabilisé.

Un mois après, Wendy sortait de l'hôpital pour revenir dans son deux-pièces avec sa sœur. Victor s'était proposé de les aider en leur offrant un grand appartement, mais Émilie refusa. Il y avait chez ces deux sœurs une fierté qui faisait que les deux frères, en

plus de leur amour envers elles, leur portaient une grande admiration.

XV-WENDY LANE

Ce fut une Wendy désorientée qui reprit sa vie antérieure dans ce petit appartement. Les débuts furent difficiles, elle perdait son équilibre à chaque fois. Une amélioration constante faisait qu'elle commençait à s'affranchir de l'aide de sa sœur. Progressivement, elle effectuait les tâches de la vie quotidienne. Sous la surveillance d'Émilie, elle entreprit ses premiers pas au-dehors.

On était arrivé au mois d'août, Wendy était complètement indépendante. Il lui fut difficile de reprendre son activité professionnelle, non qu'elle lui fût délicate, mais parce que moralement elle n'y était pas encore préparée.

Alors qu'elle était dans leur minuscule bureau, elle découvrit son ancien dossier sur Victor Ferguson. Elle fut surprise par cette inscription, *j'arrête mon enquête*.

Si, effectivement, elle se souvenait d'avoir entrepris une enquête sur Victor, elle n'arrivait pas à en définir les contours ni les circonstances précises. Elle trouva

dans un tiroir la revue que sa sœur avait achetée précédemment. Elle fut surprise de voir la photo dans laquelle Victor Ferguson était habillé d'une manière sportive. Elle le fut davantage lorsqu'elle sut en lisant l'article que le milliardaire avait renoncé à ses fiançailles avec la fille d'un grand industriel. Sans qu'elle sût pour quelles raisons, cette nouvelle la rendit joyeuse.

La vie reprenait, le coma de Wendy représentait un souvenir qu'elle s'efforçait d'oublier.

Émilie faisait de son mieux pour rencontrer son amant sans que sa sœur s'en aperçoive. Ceci la rendait malheureuse parce que, elle et son aînée s'étaient promis la plus grande sincérité et vérité.

Ce soir, à 20 heures, alors qu'elles prenaient un léger dîner dans leur cuisine, Wendy interrogea sa sœur :

« Je remarque sur ton visage une joie que tu essaies de dissimuler. Il y a une expression chez toi qui ne trahit pas. Je me souviens de l'avoir vue il y a si

longtemps lorsque tu étais amoureuse de ce garçon, je crois s'il s'appelait Francis.

– Effectivement, il s'agissait bien de Francis. Tout cela est si lointain.

– Quel est l'heureux élu en ce moment ?

– Il y a effectivement quelqu'un que j'aime et qui m'aime. J'ai peur que tu me fasses le reproche si je te le fais connaître. Aussi, je préfère garder le silence. Ce n'est pas te mentir, tu es encore si fragile.

– Cette relation est-elle aussi infamante ? »

Wendy s'était mise à rire. Cela faisait plaisir à sa sœur de la voir de nouveau joyeuse. Elle reprit la discussion :

« Je viens d'ouvrir un ancien dossier sur Victor Ferguson. Tout cela est flou. Je pense avoir commencé une enquête sur lui, mais je ne sais dans quelles circonstances et pour quelles raisons.

– Laisse les choses évoluer normalement. Je suis convaincue qu'en temps voulu tout te reviendra.

– Je suis surprise qu'il ait arrêté ses fiançailles avec une riche industrielle. D'après les quelques souvenirs

que je possède de lui, il était un homme vaniteux à la recherche du profit. J'ai feuilleté la revue que tu as achetée. Victor Ferguson est habillé de façon différente de ce dont je me souviens. Sur cette photo, il était vêtu élégamment, mais, sur son visage, une vague tristesse. Je ne saurais dire pour quelle raison elle m'a contaminée. »

Émilie demeura pensive avant de répondre à sa sœur.

« Je suis persuadée qu'il y a une explication plausible à ce sentiment envers cet homme.

– Émilie, toi, tu me caches quelque chose.

– Je ne pourrais te mentir, mais je ne pourrais te répondre pour le moment.

– J'ai l'impression que ta relation avec cet homme dont tu me caches l'identité est sérieuse. Je le sens au fond de moi-même. J'ai l'impression que, lorsque tu t'installeras avec lui, je resterai seule. Comme lorsque j'étais dans cet hospice. J'aurais tant voulu qu'un homme s'intéresse à moi simplement parce que je suis moi. J'ai l'impression que ceci n'arrivera jamais.

- Je crois que tu te trompes, profondément.
- Emily, je ne sais pour quelle raison, j'ai encore ce sentiment que tu me caches quelque chose. »

Aucune des deux sœurs ne revint sur ce sujet.

On était un vendredi matin, les deux sœurs en empruntant la vieille vespa roulaient sans but. Sans qu'elle ne prenne garde, Wendy arriva devant le building des Ferguson. Elle s'arrêta, demanda à sa sœur de descendre. Elle demeura immobile, regardant dans le vide. Il était exactement 11h 30. De la grande porte de l'édifice, les frères Ferguson arrivaient. Ils étaient accompagnés de leurs deux assistants.

En la voyant en face de lui, debout, en bonne santé, Victor était ému. Son plus grand désir était de la prendre dans ses bras. Mais, il ne pouvait le faire, la femme qu'il aimait n'avait aucune connaissance de ce qu'il avait vécu. Une partie ne le fut qu'en rêve, l'autre alors qu'elle était inconsciente.

Lorsque Victor fut à côté d'elle, Wendy était interdite. Sans qu'elle sût pour quelle raison, elle s'adressa à lui :

« Monsieur Victor Fergusson, vous n'avez pas bu votre verre. »

Elle ne comprenait pour quelle raison elle avait prononcé cette phrase. Ni quel sens elle pouvait avoir. Quelque chose était sur le point de se produire. Émilie et Clarence ne purent résister à leur élan amoureux. Ils s'enlacèrent.

« Tiens, l'amoureux mystérieux de ma sœur n'est autre que le beau gosse qui a tenu mon casque. »

Là encore, elle ne sut pour quelle raison elle eut cette déclaration. Elle ne connaissait Clarence que de loin. Elle ressentit un frisson lorsqu'elle s'aperçut que Victor la regardait intensément. Il y avait quelque chose de merveilleux dans ses yeux, et au-delà d'eux. Sans qu'elle sût pour quelle inclinaison, elle prit sa main qu'elle déposa sur sa poitrine. Un frissonnement la fit tressaillir.

« Mon Dieu, Victor ! C'était bien vous, ce 25 avril. Vous étiez si malheureux. Je vous avais suivi pour un dossier sur vous. Vous êtes entré dans ce parc, vous êtes resté longtemps assis sur un banc. À la tombée de la nuit, vous vous êtes mis à pleurer. J'ai été touchée par votre détresse. Je me suis approchée de vous, j'ai mis ma main sur votre épaule, vous avez mis la vôtre sur la mienne. Victor, votre peine était devenue la mienne. »

Sans qu'elle y prenne garde, elle l'avait appelé par son prénom.

« C'était bien moi, Wendy, je n'oublierai jamais cette compassion que tu as eue envers moi. Ce jour, pour une raison que j'ignore, j'ai été pris d'un profond tourment. Vous êtes venus à mon secours.

– Monsieur Ferguson, c'était ce soir même que j'ai livré mon ultime combat de boxe. Avant que je ne tombe dans le coma, je vous ai appelé à mon secours. Vous êtes venu me sauver. Lorsque j'étais inconsciente, je voyais une lumière étrange qui me demandait de la rejoindre pour partir définitivement. Quand je regarde

ma vie de pauvres Summer, je ne désirai que rejoindre cette lumière pour ne plus jamais revenir. À chaque fois, vous étiez là, pour moi.

– Wendy, sache que je serai toujours là pour toi.

– Mon Dieu Victor, vous étiez encore là pour moi lorsque j'étais dans cet hospice. J'ai senti votre présence chaque jour. J'ai senti votre cœur battre pour moi. Pour cette pauvre Summer.

– Wendy, je t'aime plus que tu ne le penses. Je ne saurais te dire pour quelle raison un rêve a changé ma destinée.

– Ce rêve, j'ai l'impression que nous l'avons vécu ensemble. Je ne sais s'il était réel ou non, mais il nous a réunis. »

Wendy prit Victor dans ses bras, l'enlaça tendrement, cette fois-ci, elle sentit son cœur qui battait pour elle, uniquement pour elle. Pour Summer, même en hiver.

« Monsieur Ferguson, je crois que vous êtes prêt.

– Je regrette d’avoir hésité dans ce rêve. Je suis prêt pour toi. Tu ne m’as toujours pas dit pourquoi tu m’as remercié. »

Des images revinrent à Wendy.

« Si je vous ai remercié, c’est parce que vous n’avez pas dit de moi que j’étais laide, grosse ainsi que chauve. »

Elle se rappela que, dans ce rêve, ses cheveux étaient longs. Mais, à quoi bon lorsque la réalité et l’imaginaire fusionnent.

Victor lui fit cette déclaration :

« Effectivement, Wendy, tu as 1 kg de plus. Mais, je te défends de le perdre. Tes cheveux sont courts, ils te vont si bien. Tu es tout sauf moche. Comment ai-je pu être aussi aveugle ? Tu as des cils et des sourcils qui s’harmonisent parfaitement avec tes beaux yeux. Ton nez est parfaitement dessiné. Ta bouche est si sensuelle. Tu es tellement ravissante lorsque tu souris ; lorsque tu es fâchée, tu deviens charmante. Je n’ai jamais vu une femme aussi belle que toi. »

La jeune femme était émue par cette déclaration pleine de tendresse. C'était la première fois qu'un homme disait d'elle qu'elle était belle, qu'elle était charmante, qu'elle était ravissante. Elle entoura ses bras autour du cou de son amoureux. Ils échangeaient leur premier baiser.

La femme habillée d'un strict tailleur bleu foncé, les cheveux tenus en arrière par une barrette tout en tenant la main d'un homme de son âge, habillé avec la même sévérité d'un costume gris foncé, eut un soupir :
« Dieu vous bénisse. »

NOTION DE GRÂCE DANS MES ROMANS

Je vous remercie d'avoir achevé la lecture de ma romance de l'apaisement. Cette romance est le complément d'une pensée que je mets en place. Celle de la grâce, de l'illumination, du ravissement. Parvenu à un moment de son parcours, un personnage est atteint par une lumière éblouissante. Cette grâce prend différents aspects. Voici comment je la décris dans quelques-uns de mes textes.

Dans ma nouvelle, la grâce de Loren Winter

Extrait 1

« Il existe une rencontre du cœur et des cieux qui ne survient que miraculeusement dans la vie humaine. Lorsqu'elle apparaît, elle élève l'âme vers des hauteurs

jamais atteintes auparavant. L'esprit se replie dans une évocation qui le protège de toutes les mouvances qui apparaissent et qui disparaissent. La laideur devient beauté ; la barbarie se métamorphose en bonté ; la peur en hardiesse. On peut l'apercevoir dans les splendeurs d'une peinture, dans ce poème aux parfums de l'ivresse. Bien heureux celui qui la saisit dans les choses si simples. On appelle cette condition, l'illumination, dans d'autres cieux, c'est la grâce. »

Extrait 2

L'obscurité, doucement, imperceptiblement, s'installait sur le lieu où ils étaient. Cette sensation qu'elle éprouvait se transformait en une profonde extase. Lorsque le jeune homme se leva, lorsqu'il fut à quelques mètres d'elle, à proximité de l'eau argentée, elle ne put retenir son émotion. En ce moment précis, en cet endroit exactement, il y eut une rencontre subite entre la belle nature, ce lac si beau, et ce jeune homme si prévenant.

Winter avait en face d'elle une vision, une contemplation que recherche, désespérément, le peintre durant sa vie. Lorsqu'il la trouve, il exécute sa plus belle œuvre. Celle qui ravit les âmes et provoque les bouleversements les plus singuliers. Elle était en ravissement devant une pureté issue de pays imaginaires.

Cette vision n'aurait jamais pu avoir lieu la veille ni le lendemain. C'était à ce moment précis, parce que c'était lui, parce que c'était elle, parce qu'ils étaient ensemble.

Son émotion fut tellement puissante qu'elle ne put retenir ses sanglots. Ce n'était pas le coup de foudre, ce n'était pas de l'amour qu'elle éprouvait pour lui, c'était une illumination soudaine, imprévue. Winter rencontrait la grâce. Elle sanglotait, elle pleurait. Elle répétait en murmurant, *la grâce ! La grâce !*

Dans ma nouvelle, un banc à côté d'une rivière

« Il arrive qu'une brèche apparaisse dans les firmaments, elle est traversée par une belle clarté qui se répand sur la terre en une douce lumière belle et adoucissante. Rares sont ceux qui remarquent cette providence, ce bienfait issu des étoiles qui, lorsqu'il atteint les cœurs, leur fait offrande de la délicatesse. Cette lueur est la grâce, elle est l'harmonie. Je ne sais si elle est toujours présente, ou si elle émane des caprices de quelques dieux.

Lorsqu'elle empêche le bras puissant du bourreau tenant une hache de s'abattre sur la victime, on l'appelle la pitié.

Lorsqu'elle atteint l'âme de la justice, elle porte le nom de clémence.

Ceux qui possèdent la noirceur du cœur, même quand ils l'aperçoivent, s'en détournent pour poursuivre leur vaniteux destin. »

LA GRÂCE DANS, ESPÈCE D'ABRUTI

Dans cette nouvelle, le lecteur certainement sera surpris par la déviation de l'histoire initiale.

Victor Ferguson est un milliardaire arrogant, vaniteux. Il s'habille d'un costume trois pièces à la manière d'un gentleman. On peut dire qu'il n'a besoin de rien en dehors de lui-même et de sa fortune. Cette soirée du 25 avril est déterminante. Alors qu'il était sous l'emprise d'un irrésistible chagrin, une main secourable le console. Ce ne sont ni ses milliards, ni ces personnes qui le craignent, mais une personne insignifiante. À cet instant précis, dans ce parc, à cette heure précise, la grâce envahit les cœurs de ces deux personnes. Wendy Lane, en fait Summer même en hiver, l'appelle à son secours avant de sombrer dans le coma.

Victor ne comprend pas le sens de cette grâce. Il ne la percevra qu'une année après à travers sa vision. Une

rencontre imprévue, surréaliste, avec une jeune personne montant une vétuste vespa. Le choix du mot vétuste, contrairement à ce que l'on pourrait penser, est choisi avec justesse. De la même manière que cette voix qui semble survenir d'un antre antique. Nous sommes dans le rêve.

La grâce fait appel au cœur de Victor à deux reprises. Elle touche. Elle l'illumine. Il abandonne son costume trois-pièces, le symbole de sa réussite, il se rapproche de son frère. Il renonce à ce mariage qui ne fera qu'accroître sa fortune, lui fournir quelques enfants surcotés en bourse. Par cette illumination, cette grâce, il comprend que son immense fortune le met à l'abri du besoin, ainsi que sa multitude descendance. Pourtant, il n'est prêt pour recevoir la grâce. Il ne le pourrait que par sa quête pour retrouver Summer.

C'est à travers sa quête, sa souffrance, ses doutes qu'il mérite l'amour éternel. Ce n'est qu'à ce moment qu'il est prêt à aimer une jeune femme aux cheveux courts, dans le coma.

Summer représente le courage, la sagesse. Elle se bat pour autrui. Dans des combats clandestins de boxe, dans des défis de whisky. Par sa présence, deux assistants aux habits ternes se retrouvent. La sagesse.

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

Les personnages de ce récit sont une création de Haze Bine
Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de

« Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »

Les personnages de ce récit sont une création Alain T. Brunner.

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'auteur.

© Couverture et illustrations du livre, Alain T. Brunner

© Alain T. Brunner

DÉJÀ PARUS



Table des matières

I-L'ABRUTI !	2
II-JE SUIS VICTOR FERGUSON LE MILLIARDAIRE. 6	
III-SUMMER MÊME EN HIVER.....	15
IV-CHAMBRE 516C.....	22
VI-VICTOR FERGUSSON	27
V-ÉMILIE ET WENDY LANE.....	33
VII-VIES CROISÉES	38
VIII-UN SI BEL HOMME.....	45
IX-CHAMBRE 516 C, 1	54
X-CHAMBRE 516 C, 2.....	61
XI-ÉMILIE ET WENDY LANE	69
XII-ÉMILIE LANE, CLARENCE FERGUSON	73
XIII-WENDY LANE, VICTOR FERGUSON	78
XIV-ATTENTE.....	82

XV-WENDY LANE.....	86
NOTION DE GRÂCE DANS MES ROMANS.....	96
Dans ma nouvelle, la grâce de Loren Winter	96
Dans ma nouvelle, un banc à côté d'une rivière...	99
LA GRÂCE DANS, ESPÈCE D'ABRUTI.....	100